L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 25 MAI 1894.

Immigration Italienne.

Il nous tombe sous les yeux une série d'articles fort intéressants, publiés par le *Memphis Commercial*, sur l'immigration des Italiens dans les Etats du Sud de l'Union et dans l'Amérique du Sud. Il en ressort, ce fait, aujourd'hui avéré, que ce genre d'immigration est excellent; qu'elle est composée de bons travailleurs, d'agriculteurs honnêtes, connaissant leur métier et rendant de véritables services aux pays où ils vont s'installer. Nous ne pouvons en donner de meilleures exemple que le rôle véritablement bienfaisant qu'ils ont joué, depuis nombre d'années, dans la République Argentine où, grâce à eux—les faits sont là pour le prouver—l'ordre, le bon ordre règne aujourd'hui.

Il faut bien qu'on le sache, ce ne sont plus quelques aventuriers Siciliens habitués à la vie aventureuse des montagnes qui nous arrivent aujourd'hui, mais de véritables Italiens venant de la Lombardie, des environs de Florence, des environs de Rome : ils sont accoutumés à la vie des champs ; ils se sont adonnés, dès l'enfance, à la culture du sol ; ils ne peuvent que rendre de sérieux services à des pays essentiellement agricoles comme le nôtre, et nous ne comprenons pas que l'on fasse opposition à leur venue parmi nous. Quelques-uns de nos planteurs louisianais et la plupart de ceux du Mississippi l'ont bien compris. Aussi les appellent-ils à grands cris et les accueillent-ils à bras ouverts, quand ils les voient arriver.

Nous trouvons à ce sujet dans le *Memphis Commercial*, un journal extrêmement répandu dans les Etats-Unis, un article signé A. B. De Villeneuve, qui est fort bien pensé et que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici *in extenso*. Il prouve tout au moins, cet article, qu'il y a ici certaines gens qui savent, se mettre au-dessus des préjugés, aussi injustes que ridicules, que l'on entretient nous ne savons trop pourquoi, contre les véritables Italiens que l'on confond absurdement avec les Siciliens. Quelques-uns de ces derniers peuvent avoir d'assez mauvaises habitudes, mais il y avait injustice à les frapper tous d'une égale réprobation. Il y a de très braves gens parmi eux. Interrogez à leur sujet certains de nos planteurs et vous verrez que ce ne sont pas tous des gens de sac et de corde, comme on se plaît trop à les représenter parmi nous.

Mort du Dr Bonzano.

Il vient de s'éteindre, dans sa soixante-treizième année—il était né en mars 1821—un homme qui a eu une vie très mouvementée, qui s'était par son travail, par son intelligence, par son esprit de conduite, fait une belle situation. Nous voulons parler du Dr Maximilien Bonzano, mort avant-hier, sur son habitation Hermitage, paroisse St-Bernard.

Il n'était pas Américain de naissance. Il avait vu le jour dans le Royaume de Wurtemberg, Allemagne ; mais il pouvait passer pour un vrai latin ; il en avait tous les instincts et toutes les aspirations.

Arrivé ici très jeune, il s'était vite américanisé et possédait la langue anglaise mieux peut-être que sa langue maternelle. Peu d'hommes pourraient se vanter d'être autant les fils de leurs œuvres. C'était parmi nous un des types des *self made men*. Dévoré du besoin de s'instruire, tout en étant obligé de gagner sa vie, il fut tour à tour imprimeur, chimiste, pharmacien, docteur en médecine et débuta dans cette dernière profession en qualité d'interne à l'Hôpital de Charité de la Nouvelle-Orléans. C'est à partir de cette époque qu'il se lança dans la politique, où il occupa de très beaux postes. Ses études, très sérieuses, nous devons le dire, lui permirent d'être, tour à tour, fondeur et affineur de métaux précieux, tels que l'or, et l'argent—ce qui lui valut d'occuper tour à tour le poste d'essayeur, de contrôleur, de directeur de la Monnaie de la Nouvelle-Orléans.

Quand éclata la guerre de sécession, le Dr Bonzano était trop avisé pour se jeter dans le mouvement ; il voyait clairement que tout cela ne pouvait conduire qu'à des désastres. Il aurait fait jusque-là sa carrière dans l'Union, il ne voulut en sortir à aucun prix. Aussi fut-il envoyé comme délégué républicain de l'Etat à la Convention de Baltimore qui choisit comme à la présidence et à la vice-présidence Lincoln et Johnson. Depuis lors, il occupa des places importantes jusqu'à 1884, époque où il prit sa retraite. Il avait acheté près de la Plaine Chalmette, à un demi mille du Cimetière National, l'habitation Hermitage, qui avait jadis servi de quartier-général au général Andrew Jackson et où s'arrêta Lafayette, quand il vint à la Nouvelle-Orléans en 1825.

C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, s'occupant plus que jamais de science et se passionnant pour tout ce qui pouvait servir au progrès, au bonheur de ses semblables. C'était un des types les plus intéressants de ce que l'on a appelé longtemps des philosophes humanitaires.

Le Dr Bonzano était aussi un collectionneur intrépide ; et si sa succession tire parti des objets curieux qu'il avait réunis chez lui comme dans un musée, elle fera une belle recette.

Le Dr Bonzano laisse un frère, M. Adolphe Bonzano, de la maison Bonzano et Clark, de New York ; et une nièce qui habite la ville d'Anvers, Belgique.

Un auteur dramatique, estimant qu'en matière de théâtre surtout, c'est du Nord, aujourd'hui, que vient la lumière, remet à un directeur le manuscrit d'une comédie.

—La scène, lui dit-il, se passe au Groenland, et je n'ai pas ménagé la couleur locale.

Huit jours après, son manuscrit lui est retourné avec cette mention : "Trop peu de mots exquis et beaucoup trop d'Esquimaux !"

Deux amis jouent au billard dans un cabaret.

L'un d'eux, après une brillante série, clame triomphalement :

—Nous sommes : seize.... à rien !

Alors un consommateur indigné :

—Quand on a le malheur d'être césariens, on ne l'avoue pas en public !

Entre joyeux viveurs, à l'heure de l'apéritif.

Guy, tendant le journal à Gontran :

—Qu'est-ce que c'est encore que ça, l'explosion de Liège ?....

—Parbleu ! fait Gontran, un bouchon de champagne qui saute !

If women only knew

the relief from pain, the immediate benefit, the lasting improvement, and the renewed health that comes like magic from taking **Brown's Iron Bitters!** Thousands tell of actual cures from the suffering of years—years of misery, the only relief from which seemed to be death. Suffering women be advised! You can get immediate and wonderful benefit from this great remedy. There is no such thing as experimenting with **Brown's Iron Bitters**—*it does cure*. One bottle will convince any woman—from the first she will improve. Every druggist has it. *It does not stain the teeth* or cause constipation.

There are many fraudulent substitutes to be avoided. The genuine has two crossed red lines on wrapper

But Get the Genuine.

BROWN CHEMICAL CO. BALTIMORE, MD.

La meilleure de toutes les poudres-levain.---Dernier rapport du gouv. des E.-U.

Royal Baking Powder

Absolument Pur.

Chronique de la Ville.

Nouvelle-Orléans, 25 Mai 1894.—Indications : Pour la Louisiane.—Temps beau ; vents variables, passant au nord.

Température du 24 mai 1894.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens, No 142 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	76	22
Midi	66	17
3 P. M.	76	22
6 P. M.	76	22

Ventes inscrites au Bureau des Aliénations.

Mlle L. Fix à Mme C. Fazende, un terrain borné par les rues Derbigny, Claiborne, Annette et St-Antoine, $300.

L'Etat—M. Ostringer, terrains bornés par les rues Londres, Havane, Magistrat et Loi, $72.

G. G. Thayer à L. C. Pres, un terrain borné par les rues Douane, White, Bienville et Broad, $1,275.

A. Durien à St-Mard, quatre terrains bornés par les rues Pontcher, Delachaise, St-David et St-Patrick, $1,650.

Succession de M. G. Hughes à M. Abascal, portions de terre bornées par la rue Patterson, le fleuve Mississippi, cinquième district, $1,200.

M. C. Smith à Mme A. C. Marsh, deux terrains bornés par les rues Peters, Camp, Magasins et Léonine, 1,500.

Home Brewing Company à Jacob Emmer, une portion de terre bornée par les rues Peters, Chartres, Jeanne et Pauline.

Mme P. Barry à Mme M. E. Day, un terrain borné par les rues Tchoupitoulas, Race, Nouvelle-Levée et Orange, $1,200.

La même à Mme N. Callahan, deux terrains bornés par les rues Tchoupitoulas, Race, Religieuse et Orange, $1,000.

Equitable Garantee Homestead Association à F. L. Levy, un terrain borné par les rues Septième, Sixième, St Charles et Prytanée, $8,000.

F. Limongi au Dr E. M. Dupaquier, un terrain borné par les rues Orléans, Bourbon, Ste Anne et Dauphine, $3,300.

Jos. Sempe à J. H. Sempe, un ilet borné par les rues St-Claude, Marais, Gordon et Monroe, $625.

D. W. Trottman et femme à Veuve M. Lazare, un terrain borné par les rues St-André, Dryades, Baronne et Félicité, $3,500.

Mme C. Klein à M. L. Klein, un terrain borné par les rues Douane, Roman, Prieur et Bienville, $300.

W. L. Murray à C. W. Hunger, trois terrains bornés par les rues Clouet, Louisa, Gironde et St-John Baptiste, $1,000.

C. W. Hunger à W. L. Murray, trois terrains bornés par les rues Villeré, Clouet, Louisa et Robertson, $1,025.

C. C. Lafaye à B. L. Whann, une portion de terre bornée par les rues Carrollton, Cinquième, Dublin et Jeannette, $1,750.

B. Johnson et al, à Mme J. Evans, un terrain borné par les rues Tulane, Broad, Gravier et Dorgenois, $155.

M. C. Smith à Mme J. Faidy, trois terrains bornés par les rues Peters, Camp, Marigny et Gontier, $8,700.

B. Buller à Mme J. Scholz, un terrain borné par les rues Madison, Cinquième, Cambronne et Jeannette, $400.

Enlèvement

Carrollton vient d'avoir son enlèvement ; c'est une nouvelle qui est dans toutes les bouches et qui fait le sujet de toutes les conversations. Les jeunes gens qui figurent dans cette affaire, sont le fils du juge Estopinal, tué l'an dernier par un nègre, et Mlle Lena Humphries dont les parents habitent rue Dublin, à Carrollton.

Le jeune Estopinal qui conduit un des chars de la ligne de Carrollton, faisait depuis quelque temps la cour à Mlle Humphries qu'il avait souvent l'occasion de rencontrer dans ses trajets de la ville à Carrollton, mais les parents étaient opposés au mariage par suite du jeune âge de leur fille qui n'avait que 16 ans.

Les désaccords se sont toutefois peu inquiétés de ces objections et se sont rendus tous deux dans la paroisse Jefferson où un pasteur complaisant les a mariés. Ils sont revenus immédiatement à la Nouvelle-Orléans après l'accomplissement de cette formalité et ont pu compter le pardon des parents qui a été accordé. Le jeune Estopinal a repris son travail et sa femme est chez ses parents où le jeune couple va habiter pendant quelque temps.

Abus de confiance.

Sigmund Schwartz, dont nous parlions hier à l'occasion de la Mercantile Tailoring Co., est un filou à l'esprit fertile qui ne se contentait pas de cette prétendue compagnie pour faire des dupes, mais qui était aussi à la tête de la N. O. Premium Soap Co. Une prime était promise à tout client de la compagnie qui achèterait pour $5 de savon.

Plusieurs personnes ont acheté le montant requis et sont allées au bureau de la compagnie réclamer la prime, mais Schwartz s'est excusé, promettant toutefois de faire parvenir le cadeau en question à l'adresse qu'on voudrait bien lui indiquer. Il a réussi à faire patienter ainsi pas mal de clients qui, un beau jour, se sont rendus au bureau de la compagnie et ont trouvé porte close. Schwartz était sous les verrous, on pense que les personnes qu'il a dupées vont porter des accusations contre lui.

Tentative de meurtre.

L'agent Trinchard a arrêté hier matin un nommé J. J. White, qui habite au No 57 de la rue Girod. Il était rentré chez lui en état d'ivresse et s'était mis en devoir de battre sa femme, avec laquelle il se querelle constamment. Il s'était armé d'un couteau et avait poursuivi la malheureuse femme dans toute la maison, sans pouvoir la rejoindre, et lorsque le wagon de police, qui avait été appelé par des voisins, est arrivé il a réussi à prendre la fuite.

Mme White qui s'était réfugiée chez une voisine, est retournée chez elle, mais son mari est revenu dans la soirée et l'a maltraitée, lui donnant sur l'œil un violent coup dont elle porte la trace. Après cet exploit, White a de nouveau réussi à se soustraire aux recherches de la police, mais il a été appréhendé hier matin et il va avoir à répondre à une accusation de tentative de meurtre.

Le Feu.

Hier matin à une heure, le feu a détruit à Alger une épicerie appartenant à M. John Hughes. Les pertes, estimées $1,500, sont couvertes en partie par une assurance de $1,250. Le conducteur de la pompe No 17 a été tué d'un coup de pied de cheval à la tête alors qu'il dételait l'animal en arrivant sur le lieu de l'incendie.

La mort a été instantanée, la colonne vertébrale ayant été rompue.

—A la même heure, un incendie a détruit à l'encoignure des rues Broad et Donaldson, quatre cottages, dont les habitants ont perdu tout ce qu'ils possédaient. Ils n'étaient pas assurés.

—A 1 heure 20 du matin, le feu a endommagé pour $250 le No 15 de la rue Baronne. Le stock de Mme Field, modiste, qui habite le rez-de-chaussée, a subi $75 de dommages.

—A 2 heures 30 du matin, un jet de gaz a mis le feu à une boiserie au No 13 de la rue Baronne chez Mme Pfeiffer. L'immeuble a été endommagé pour $50.

Crescent Rowing Club.

La régate annuelle du Crescent Rowing Club est annoncée pour le mardi, 29 mai, à 5 heures de l'après-midi. C'est la 6me réunion de ce genre offerte par le Crescent, dont le pavillon, situé sur les rives du Bayou St-John est si hospitalier aux amis du club ; ceux-ci s'y porteront en masse mercredi prochain, pour assister et applaudir au triomphe des canotiers.

La Crue du Mississippi.

L'ingénieur Richardson, du bureau des ingénieurs d'Etat, affirme qu'il n'y a pas lieu de craindre cette année une crue du Mississippi, car les rapports reçus au bureau des ingénieurs, montrent que les affluents sont en baisse en stationnaires. Le saison étant déjà fort avancée, il y a lieu d'espérer que tout danger est passé.

Quant aux digues, elles sont en parfait état sur toute la ligne, et elles n'avaient jamais été si aussi élevées ni aussi résistantes.

Une Protestation.

La lettre qui suit a été adressée hier soir, à la Commission des Ponts et Chaussées du Conseil Municipal :

A l'Honorable Maire et au Conseil Municipal de la Ville de la Nouvelle-Orléans,

Messieurs,

L'Association des Propriétaires Fonciers du Deuxième et du Troisième Districts proteste énergiquement contre l'ordonnance du chemin de fer de ceinture Fischer, et demande son abrogation sans condition.

Elle demande cela dans l'intérêt de la justice et de la loyauté, dans l'intérêt de la population, des propriétaires fonciers, du commerce qui nous fournit à tous les moyens de gagner notre existence de chaque jour.

L'ordonnance du chemin de fer Fischer non seulement menace de dépréciation et même de ruine partielle, sinon complète, certaines des plus belles propriétés de la Nouvelle-Orléans, mais elle exercera une funeste influence dans ses environs, s'étendant à plusieurs lieues au-delà de sa ligne de construction.

Ce n'est nullement un chemin de fer de ceinture tel qu'il en faut un pour l'avancement du commerce ; et, s'il se construisait, non seulement ne remplirait-il pas convenablement l'objet d'un chemin de fer de ceinture, mais encore empêcherait la construction d'une voie de correspondance passant *autour* de la ville et ne la *traversant* pas.

Nous ne voyons pas le bien qui découlerait de l'exécution de cette mesure ; mais nous voyons le mal et les pertes qu'elle causerait sans compensation possible.

Si, comme on l'affirme, on se propose de nous dédommager pour nous chasser de nos demeures, nous répondrons que nous ne désirons nullement nous défaire de celles-ci. Ce sont nos *homes* ; elles nous sont chères à plus d'un titre, et nous les préférons à l'argent qui nous en serait offert.

Il n'est pas de jury, si libéral qu'il soit, qui puisse évaluer la somme des dommages ; pas plus qu'il n'est de compensation pour la rupture de certains liens.

Nous protestons de toutes les forces qui sont en nous, contre la mesure, et vous demandons de prouver que vous êtes les vrais représentants du peuple en empêchant la perpétration de cette infâme, car c'en est une et en restera une tant qu'elle ne sera pas rayée de nos statuts.

Le peuple ne veut pas du chemin de fer de ceinture Fischer ; il n'est pas nécessaire au commerce ; et causerait un irréparable tort à tous les intérêts fonciers, grands et petits.

Nous étayant de ces raisons, nous affirmons respectueusement que nous imposer une pareille mesure, serait une criante injustice, et nous gardons l'espoir que votre honorable corps, après réflexion, donnera à notre pétition la considération qu'elle mérite.

Pour l'Association des Propriétaires fonciers de la partie inférieure des Deuxième et Troisième Districts.

Jas. De Buys, Président.
Victor J. Botto, Secrétaire.

Pour l'Association des Propriétaires Fonciers de la partie supérieure des Deuxième et Troisième Districts.

Sidney F. Lewis, Président.
Aug. Montagnet, Secrétaire.

Affaire Schonhausen.

Le procès intenté par M. J. Koehl et autres à Schonhausen, pour l'obliger à fermer son café-concert, a été remise par suite de l'absence de plusieurs témoins.

Accident.

Hier à 3 heures 30 de l'après midi, un conducteur de wagon nommé Henry Ottoman est tombé du siège de son véhicule, à l'encoignure des rues Adams et Peters, et une des roues l'a blessé à la tête. Il a reçu les soins des étudiants après quoi il a été ramené chez lui.

Tentatives de suicide.

Hier matin, à 10 heures, une nommée Nettie Johnson, âgée de 23 ans, et habitant au No 20 de la rue Bourgogne, a tenté de mettre fin à ses jours en avalant le contenu d'une fiole de laudanum. Elle a été transportée à l'hôpital où les étudiants ont déclaré son état critique. On dit qu'elle a agi dans un moment de jalousie.

Cour Criminelle.

Le juge Ferguson a refusé hier matin une nouvelle audition de cause à A. Boldaufqui a été reconnu coupable d'abus de confiance et condamné à six mois de prison.

New Louisiana Ben. Association.

Grand festival de mai, dimanche prochain, 27 mai, au Southern Park, par le "New Louisiana Benevolent Association". Chaque dame en entrant dans le parc recevra un coupon qui, favorisé par le sort, lui donnera droit à un joli présent. Entrée, 25cts.

Confirmé.

Le jugement de la cour civile, par lequel le mariage de M. Hernandez avec Mme A. Chorch a été reconnu légal, a été confirmé par la cour suprême.

MENUS FAITS.

Edward Taylor, un nègre de vingt-trois ans, qui est presque aveugle et habite la paroisse Iberville, est arrivé à la Nouvelle-Orléans il y a environ un mois, et est allé à l'Hôpital de Charité pour se faire soigner. Hier, comme il était guéri, il a voulu retourner chez lui, et a été transporté à bord du steamboat Whisper, qui fait le service entre la Nouvelle-Orléans et Iberville, mais le capitaine Campbell voyant qu'il n'avait personne pour s'occuper de lui a refusé de lui laisser prendre passage, et il a été reconduit à l'hôpital.

Dans un bal public, très fréquenté par la jeunesse "studieuse", on lit sur un écriteau :

"Les danses inconvenantes sont interdites."

—Je voudrais bien savoir, dit un étudiant, où commence une danse inconvenante ?

—Elle commence au bal.

—Et où finit-elle ?

—Au poste.

Verplumot dit à Calino :

—Je voudrais bien répondre à notre ami Jules qui m'a écrit l'autre jour.

—Qui vous en empêche ? demande l'autre.

—Je ne sais pas son adresse.

—Ecrivez-lui *poste restante*.

Les dialogues de la rue :

—Tiens ! c'est vous ! Comment va ? A propos, vous savez, ce pauvre Tartempion est mort.

—Il n'avait pas une position très-brillante, n'est-ce pas ?

—Allons donc ! il était fabricant de vernis.

Les Plus Grands Honneurs ont été décernés au World's Fair, au

DR. PRICE'S CREAM BAKING POWDER

LA PLUS PARFAITE FABRIQUÉE.

Une poudre de crème de tartre faite du raisin pur, sans ammoniaque, chaux et autres adultérants la falsifiant

40 ANS DE FAVEUR

BULLETIN Télégraphique.

VOL.

Une banque dévalisée par des brigands.

Une dépêche de Longview dit que deux malfaiteurs se sont introduits dans la banque de cette petite ville du Texas et ont présenté au président un billet ainsi conçu :

"Ceci servira d'introduction auprès de vous à Charles Spreckelmeyer, qui vent de l'argent et qui en aura.

"B. & F."

Les deux hommes étaient armés, l'un d'une carabine, l'autre d'un gourdin. Le président de la banque, croyant qu'il s'agissait d'une donation pour quelque œuvre de charité, a ouvert son tiroir pour y prendre quelque argent, mais au même moment un des deux visiteurs l'a mis en joue avec sa carabine et lui a ordonné de lever les bras en l'air, tandis que l'autre s'emparait de l'argent qui se trouvait dans le tiroir.

Deux complices qui se tenaient dans un des couloirs maintenaient à l'écart un tirant des coups de feu, les personnes qui faisaient mine de s'approcher. Les coups de feu ayant amené des députés sheriffs sur les lieux, une vive fusillade s'est engagée pendant laquelle plusieurs personnes ont été blessées et deux tuées, dont un des brigands.

Plus de 200 coups de feu ont été tirés pendant cette bagarre, à la suite de laquelle les voleurs ont réussi à prendre la fuite. Une forte récompense a été offerte pour leur capture.

Bagarres Sanglantes entre Mineurs et Députés-Shérifs, en Pennsylvanie.

24 mai.—Ce matin, au lever du jour, la bataille que l'on redoutait depuis quelque temps entre les mineurs des mines de Stickle Hollow et autres mines, et les députés shérifs, a eu lieu.

Le nombre des morts et des blessés n'est pas encore connu exactement car ils ont été enlevés à mesure qu'ils tombaient comme les balles des 50 carabines des gardiens de la paix. On ne peut rien dire qu'il y ait eu bataille car aucun coup de feu n'a été tiré par les mineurs. Ce sont au contraire les députés shérifs qui, sans provocation apparente, ont ouvert le feu sur les grévistes tandis qu'ils étaient assemblés sur la route en face des mines.

La nuit dernière, un peu avant minuit plus de 2,000 mineurs s'étaient rassemblés autour des mines ; quelques-uns étaient armés, mais la plupart ne l'étaient pas. Ils ont campé dans le voisinage jusqu'à l'heure du matin et au lever du jour, se sont massés sur la route conduisant aux mines et par laquelle les ouvriers s'y rendant étaient obligés de passer. Avec un peu de persuasion, ils ont arrêté la première équipe qui s'est jointe à eux.

Les hommes se sont arrêtés et ont rebroussé chemin, mais au moment où ils allaient retourner chez eux, les députés shérifs ont reçu l'ordre de tirer, et ils ont fait feu sur les grévistes à une distance de 50 yardes seulement. La première volée est restée sans réponse de la part des grévistes qui n'en croyait bien armés.

Ils se sont enfuis dans toutes les directions, laissant derrière eux morts et blessés. Deux autres volées ont été tirées sur les fuyards. Trois morts et huit blessés ont été relevés après la disparition des manifestants.

Une dépêche ultérieure dit que jamais bataille aussi terrible n'a eu lieu dans le voisinage de Uniontown. C'est en somme le premier engagement où les grévistes et les représentants de la loi étaient avec l'intention de tuer. Il a été, dit cette dépêche, tiré autant de coups de fusil d'un côté que de l'autre. Parmi les blessés se trouvent trois députés shérifs.

On dit que les grévistes s'avançaient d'une façon menaçante sur les députés lorsque ceux-ci ont reçu l'ordre de tirer. Les grévistes ont tenu bon, et n'ont abandonné le terrain que lorsqu'ils se sont trouvé à court de munitions. Beaucoup d'entre eux ont été arrêtés et vont être emmenés en prison.

A Connellsville, 500 mineurs en grève ont démoli une usine et ont commis d'autres déprédations.

A Baton-Rouge.

Les divers amendements à la loi sur les élections, qui doit servir d'éléments pour la préparation d'un nouveau projet de loi sont en ce moment devant la Chambre.

Le comité du judiciaire va probablement consacrer quelque temps encore à l'étude des amendements qu'il est question de faire à la Constitution.

Le bill relatif au pool rooms a été adopté en troisième lecture par le Sénat et amendé de telle sorte qu'il entrera en vigueur qu'après le 1er janvier 1895.

La crise ministérielle.

Spéciale au Herald—

La crise de cabinet continue : M. Bourgeois a décliné la responsabilité de former un ministère et on pense qu'il a choisi jusqu'ici pour cette tache. Il ne serait pas étonnant que M. Boulanger, le ministre des colonies, jouât un grand rôle dans le prochain ministère.

JACQUES ST-CÈRE.

Paris, 23 mai—Les partisans de M. Périer blâment la majorité de s'être jetée dans les bras du socialisme, mais beaucoup de députés disent que cela a été moins une défaite qu'une retraite volontaire.

On dit dans les cercles les mieux informés que M. Perier voyant les attaques auxquelles il était soumis par suite de sa candidature à la présidence, a cherché et accepté cette défaite qui a ajouté encore à sa force comme candidat à la présidence.

Le ministre a donné officiellement sa démission et le président Carnot a fait appeler le président de la Chambre et celui du Sénat dans le but d'avoir un entretien avec eux au sujet de la situation.

La question de Samoa.

Les dépêches de Samoa annoncent qu'un conflit est imminent entre les natifs et les troupes du gouvernement. Ils ont donné jusqu'au 19 mai au parti Aana pour se soumettre, sous peine d'être attaqués.

Les navires allemands sont arrivés à Apia, mais leurs commandants sont sans ordres du gouvernement.

Brésil et Portugal.

Le président Peixoto a envoyé au Congrès un message annonçant que le différend qui existait entre le Brésil et le Portugal a été réglé à l'amiable.

Contre les Anarchistes.

M. Raynal, ministre de l'intérieur, a communiqué à ses collègues les informations secrètes qui lui ont été transmises sur les complots et les projets des anarchistes en France et à l'étranger, ainsi que des listes contenant les noms de plusieurs anarchistes connus qui se sont réfugiés à l'étranger. Après avoir pris connaissance de ces diverses pièces, le gouvernement a jugé que la situation était assez sérieuse pour justifier l'envoi à tous les représentants de la France à l'étranger des informations relatives aux anarchistes vivant dans les pays où se trouvent ces représentants. Conformément à cette décision, M. Patenôtre, ambassadeur de France à Washington, ainsi que les autres représentants de la République française dans les principaux pays de l'Amérique centrale et de l'Amérique du sud ont dû recevoir des informations semblables à celles qui ont été échangées jusqu'ici avec les puissances européennes.

Les documents envoyés à l'étranger traitent du progrès que les idées anarchistes ont fait récemment dans les principales villes d'Europe et comprennent une liste de tous les principaux anarchistes français connus, ainsi que l'endroit où l'on suppose qu'ils demeurent présentement. Chaque représentant de la France à l'étranger pourra, selon qu'il le jugera convenable, communiquer ces informations au gouvernement auprès duquel il est accrédité. Le but de la mesure prise par le gouvernement français est de mettre tous les anarchistes sous la surveillance internationale de la police.

La dames aux six petites chaises raconte une fête ravissante à laquelle elle a assisté :

—C'était superbe ; je me suis sentie transportée au septième siècle !....

Les sept enterrés vivants de la caverne.

Les journaux autrichiens nous apportent d'émouvants détails sur la sortie des sept explorateurs qui ont failli être noyés dans la grotte du Luegz, ainsi que l'intéressant récit de leurs impressions, fait par l'un d'eux. Voici d'abord la description de ces malheureux quand ils sont remontés au jour :

La respiration suspendue, dans un état d'agitation indicible, des centaines d'hommes avaient les regards fixés sur l'ouverture de la caverne. Vingt minutes d'anxiété s'écoulent : elles durent une éternité. Tout d'un coup apparaît dans le noir de l'ouverture une figure. Un mouvement secoue la foule. Lentement, soutenu par deux hommes, sort un être chancelant.

Le premier des prisonniers a enfin revu la lumière. Un hourrah assourdissant s'élève, mais des centaines de mains commandent le silence. Quel est ce squelette dont les yeux sortent de leurs orbites, dont les dents sont à peine recouvertes par des lèvres plombées ? Son regard éteint vague dans l'espace, son visage semble barbouillé de terre et il est chloro inférieure est pendante. Personne ne reconnaît ce malheureux.

C'est le collégien de quinze ans Rudolph Haid ; jouvenceau fleuri quand il est descendu sous terre, il remonte au jour pareil à un vieillard abruti. On le conduit sur une civière, on le dépouille de ses vêtements, on lui coupe ses chaussures ; il passe du linge frais, est enroulé dans des couvertures, réconforté d'une gorgée de cognac qu'il boit avidement.

La sœur et le frère du malheureux s'approchent. La sœur tombe en syncope à la vue du pauvre garçon si affreusement défiguré. Le frère lui prend la main. Haid ne reconnaît personne. "Rudolf, mais tu qui je suis ?" demande anxieusement son frère. L'homme de la caverne grince et claque des dents. Enfin, on dirait que la conscience lui revient. On l'emmène au baraquement le plus proche.

Là les infirmiers se mettent à frictionner le corps du jeune homme, les médecins lui font prendre du cognac, du thé, de l'opium et du sucre. On peint à chaque instant qu'il ne rende l'âme.

Cinq minutes après paraît le second, Faschiag. Il est presque jaune. Ses cheveux embroussaillés, lui couvrent le front, la démarche est assez ferme. Des traits ébranlent l'air. Faschiag répond gaiement aux salutes et dit à la ronde : "Ça s'est bien passé !" Mais lorsqu'on l'a déposé sur la civière, la réaction semble se produire. Sa tête tombe en arrière et il couvre de ses deux mains ses yeux que le jour éblouit.

Maintenant les prisonniers se succèdent plus vite. Falzmann est entouré par ses amis ; il s'écrie à haute voix, en riant : "Je n'ai jamais vu une alerte pareille !" Les médecins veulent coucher Zwaler ; il se défend en disant : "Me prenez-vous pour un enfant ? Je vais très bien et je peux marcher." On ne peut le décider à s'étendre et c'est de pied ferme qu'il entre dans le baraquement. Le vieux père d'Oswald, à genoux devant la civière où se repose son enfant embrasse en pleurant ses lèvres blanches....

Ceux des prisonniers qui peuvent parler racontent leurs impressions pendant les journées d'angoisse et d'attente. Faschiag donne le plus de détails : Dimanche, 29 avril, vers midi trois quarts, nous avons remarqué que l'eau, que jusqu'alors nous voyions vue à droite de nous, commençait à s'étendre aussi à gauche. Nous courûmes vers l'ouverture, mais déjà l'eau arrivait sur nous en grondant.

Notre premier mouvement fut de nous jeter à l'eau et d'essayer de sortir à la nage. Le flot montait rapidement, et il nous força de faire retraite au haut d'une butte argileuse. Nous étions cernés. Un grand accablement s'empara de nous. Nous nous arrangeâmes une sorte de campement. Je consultai ma montre. Elle marquait dix heures du soir. Nous éteignîmes les bougies et essayâmes de dormir ; mais personne ne put fermer l'œil.

Dans la caverne régnait une température de 8 degrés et demi, qui demeure à peu près constante. Nous avions très froid.

Les quarante-huit heures qui suivirent se passèrent dans une affreuse incertitude. Nos provisions s'étaient épuisées et nous perdions tout espoir. Une lueur d'espérance nous soutenait cependant : Graz nous sauvera, pensions-nous.

Pour tuer le temps, nous explorions d'autres parties de la caverne ; nous tentions aussi de diverses façons de trouver une sortie. Le bruit des eaux était assourdissant. Nous ne pouvions presque pas dormir. Quand la fatigue l'emportait, nous nous sentions comme hébétés. On ne bavardait guère. Ma distraction était de fumer des cigarettes. Lundi et mardi passèrent ainsi.

Mercredi matin nous croyions déjà que la caverne serait notre tombeau, car la faim commençait à nous torturer. Voilà que nous voyions dans l'eau noire, à nos pieds, émerger une petite caisse. Vite, nous la pêchons, nous l'ouvrons et nous trouvons du pain, du fromage, de la viande, des bougies. Une lettre, jointe à l'envoi, nous apprenait que la caisse avait été jetée dans le ruisseau du Leiseglioch lundi à six heures et demie du soir. Nous l'avons trouvée mercredi à onze heures et demie du matin.

A notre accablement succéda une grande joie. Nous avions de la lumière et aussi la certitude que Graz songeait à nous sauver. Le final de la cause un morceau de papier parcheminé et j'écrivis : "Reçu la caisse avec reconnaissance. Il n'était que temps. Nous n'avions plus ni vivres ni bougies. Nous redemandons les uns et les autres par la même voie. Salutations très distinguées. Faschiag." Je fixe des billets dans une capsule métallique, je le ferme avec une cordelette qui entourait la caisse et jetait le tout dans l'eau, en espérant que cela arriverait dehors.

Jeudi arrivs. Nous explorions toujours la grotte et pêchions des morceaux de bois. Brusquement nous entendîmes dehors des coups sourds. Nous sauvera n'étaient donc pas loin. Nous répondîmes aussi en frappant sur la paroi, pour indiquer la place où nous étions. Malheureusement on ne nous a pas entendus.

Le vendredi s'écoula. Nous commençâmes à nous rationner. Samedi, enfin, nous entendîmes le premier coup de mine. Nous-mêmes n'avons pas tiré ; nous n'avons pas fait de feu parce que nous risquions d'étouffer à cause de la fumée. Mais nous avons fait sans cesse brûler une bougie. Au moment où on arrivait, la dernière achevait de brûler.

Les journaux de Paris ont parfois d'étonnantes formules. C'est ainsi qu'une gazette de haute information primait :

"Une mort *bien parisienne* : M. X.... le boulevardier connu...."

Et cetera.

Cette mort bien parisienne nous laisse rêveurs.

On raconte que, parlant ces jours derniers avec un haut personnage, le Pape se serait prononcé sur son testament politico-religieux qui devrait paraître bientôt.

Le Pape aurait déclaré que ce testament se terminerait par un appel très ardent aux chrétiens de toutes les confessions en faveur de la paix et de l'union.

On exécute en ce moment à Moscou des fouilles importantes pour retrouver la bibliothèque d'Ivan le Terrible, enfouie dans les souterrains du Kremlin en 1570, lors de l'invasion des Tartares de Crimée. Cette bibliothèque contenait, dit-on, des manuscrits grecs de valeur fort précieux, ayant passé des mains des empereurs de Byzance en celles des tsars.

La découverte de ce trésor, entraînerait, assure-t-on, une véritable révolution dans les sciences historiques.

En police correctionnelle :

—Prévenu, vous reconnaissez avoir frappé brutalement le nègre qui vient de faire sa déposition, et cela, sans provocation de sa part ! vous ne l'aviez jamais vu.

—Mon président, vous ne pouvez pas ignorer qu'il y a des jours où l'on est disposé à broyer du noir !

La dernière fantaisie de l'empereur Guillaume :

Sa Majesté vient de mettre en musique plusieurs chansons dont l'auteur est le comte von Eulenburg.

Toute la lyre !

Un bon ivrogne passait, hier soir, sur la sixième avenue et se heurtait à tous les passants.

—Ah ! ça, voyons, s'écria-t-il, en colère, y sont donc tous pochards, aujourd'hui ?

Calino a été frappé par des récentes mésaventures de certaines familles dites vieilles, sans doute parce qu'elles sont plus ou moins parchemindées.

—Ah ! s'est-il écrié, les nobles n'ont vraiment pas de chance en ce moment. Rien que des accidents fâcheux : après le marquis de Tallayrand, voici l'aqueduc de la Vanne !

L'ABEILLE

DE LA

Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN,

AVEC UNE

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

LE

SAMEDI MATIN,

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

ABONNEMENTS :

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'EDITION HEBDOMADAIRE

Réunissant en un seul numéro toutes les nouvelles de la semaine, compte beaucoup d'abonnés et de lecteurs en Europe.

BUREAUX ET ATELIERS

No 73 Rue de Chartres,

ENTRE CONTI ET ST BIENVILLE.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827, est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité